

FLORICA MATEOC

Représentation de l'immigration dans le roman *Mrs. Haroy ou la mémoire de la baleine* de Jean Portante

Jean Portante, francophone writer born in Luxemburg to parents of Italian origin, was himself familiar with the immigration experience. The situation is suggested by the whale metaphor which could be, in his opinion, the first grand migrant in History. The writer proposes an analogy between the destiny of the whale and that of the immigrant who undergoes a transformation after leaving his native land, without, however, becoming integrated in the adoptive country. The distancing from the native country brings about a series of negative subjective attitudes, identity transformations, losses and cultural conflicts, but preserves an ounce of hope all along. It is our intention to analyze these experiences in all their particularities with the view of configuring an original representation of the immigration issue in the novel.

Introduction

Jean Portante, écrivain né au Luxembourg de parents immigrants d'origine italienne, a vécu lui-même l'expérience de l'immigration aux côtés des siens. La force de la mémoire l'aide à revivre les épreuves subies par ses ancêtres italiens dans leur départ au Luxembourg dans *Mrs. Haroy ou la mémoire de la baleine (Chronique d'une immigration)*, roman où la veine autobiographique est évidente. La question fondamentale, à savoir comment est perçue l'immigration, se décompose en une série d'interrogations : Qu'est-ce qui déclenche ce phénomène ? Quelles sont les transformations qui se produisent dans la vie des immigrés ? À quel niveau se manifestent-elles et comment ? Le processus de transformation des personnages commence par un moment de crise provoquée par des privations de toute sorte et soutenue par leurs illusions dans un ailleurs lumineux qui correspond à l'Ouest. L'éloignement du pays natal provoque une série d'attitudes subjectives négatives, des transformations au niveau de l'identité, des pertes, des déchirures et des conflits culturels, sans éliminer cependant un brin d'espoir. Nous nous proposons d'analyser toutes ces expériences et de relever leurs particularités afin de créer une représentation originale de l'immigration dans le roman de Jean Portante.

La rupture initiale. Le dénuement

Il se pose la question : pourquoi quitter son foyer, ses proches, son lieu d'enfance, sa patrie ? Nous pouvons identifier plusieurs aspects de l'émigration économique dans le roman *Mrs. Haroy ou la mémoire de la baleine* de Jean Portante où tous les héros sont poussés à quitter leur pays par la pauvreté matérielle. Le sous-titre *Chronique d'une immigration* fait visiblement allusion au contenu du roman qui présente l'histoire de

l'immigration de ses ancêtres. On sait que les Italiens ont été, à partir du xx^e siècle, un peuple d'émigrants. Claudio, son alter ego et le narrateur du roman raconte le grand voyage de plusieurs générations de sa famille de l'Italie vers Luxembourg, à la recherche d'une vie meilleure. « *Ce sont eux qui ont ouvert la voie à notre manie du voyage, quand, poussés par la misère des campagnes abruzzienes, ils ont décidé d'entreprendre l'exode vers la terre de la grande promesse qu'était à ce moment-là Differdange, à cause du fer qui se trouvait dans son sous-sol. Une fois jetés dans cette mer, ils sont devenus victimes du flux et du reflux de ses vagues, comme n'importe quel poisson* » (Portante, 1993 : 161).

La grande migration est suggérée par la métaphore de la baleine, mot présent non seulement dans le titre mais aussi au début de chaque chapitre du roman qui commence par une épigraphe extraite des grandes œuvres à ce sujet. La mémoire de l'écrivain fouille dans le passé et se montre bien vive lorsqu'il évoque des détails significatifs sur la pauvreté de sa famille. La vie de ses grands-parents se déroule sous le signe du dénuement. Le narrateur évoque leur état misérable lorsqu'ils se rendaient à la capitale Aquila à pieds et sans chaussures, n'ayant que « des bouts d'étoffe » pour protéger leurs pieds. Ils avaient pour seule nourriture du pain et des oignons. Le manque d'horizon s'ajoute à la pauvreté des endroits comme dans le cas du jeune Mario qui est parti pour l'Amérique en se proposant d'oublier son lieu de naissance, « *ce putain de trou où ça ne sent que la fiente de poule et la bouse de vache* » (Portante, 1993 : 85). Les sentiments du jeune homme à l'égard de la terre natale sont contradictoires comme pour la majorité des immigrants : d'un côté, c'est la haine contre le pays et le dépit d'y être né et, de l'autre, c'est la souffrance d'être obligé à se rompre de son milieu et de ses proches. Mais la précarité de la vie de tous les jours reste un motif fort pour prendre la décision de s'en aller. C'est encore le mirage de l'Occident associé à une culture du pouvoir et à la richesse, c'est l'Eldorado ou la Terre promise qu'ils veulent gagner à tout prix.

L'entre-deux

Les immigrants de Jean Portante sont condamnés à l'aventure, à un perpétuel voyage entre ici et là-bas. En fait, ils vivent dans un entre-deux, tout comme la baleine qui a été la première grande migrante de l'Histoire.¹

Comme le roman de Jean Portante a une profonde nuance autobiographique, l'écrivain explique que la passion du voyage s'est transmise dans sa famille de génération en génération. En effet, le narrateur Claudio, alias l'écrivain à l'âge adulte, qui vit à présent à Paris, revient dans son lieu de naissance, au Luxembourg. Chaque endroit qu'il y revoit lui rappelle le village de son enfance, en Italie. On a vraiment l'impression que le héros possède le don de l'ubiquité, vivant des moments précis dans deux mondes différents. Bien qu'il soit coupé physiquement de ses racines, il y reste

¹ Jean Portante explique dans un entretien radiophonique la signification du sujet de son roman de même que sa genèse. L'entretien est disponible sur le site : http://www.voixdecrivains.com/lu_portante.html (consulté le 4 septembre 2015)

attaché par le pouvoir de la mémoire. Claudio peut revivre une seule dimension temporelle, le passé, dans un espace divisé. Revenu dans les endroits chers, il trouve que tout a changé mais il a la force de revoir et de revivre des séquences de son enfance à l'aide des souvenirs. C'est un va-et-vient d'une maison à l'autre (celle de Differdange au Luxembourg et celle de Cardabello, en Italie), d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre. Son être tout entier vit dans cet « entre-deux », commençant par les sonorités différentes de son nom : là-bas, il s'appelait Claudio tandis qu'ici on l'appelle Claude. « *Deux êtres vivaient en moi ou un être doté du don d'ubiquité, deux êtres cohérents et antagoniques, plantés opiniâtement dans leurs mondes si différents et si identiques à la fois, se livrant la plus insolite guerre par peur de sombrer dans l'oubli* » (Portante, 1993 : 17).

Pour suggérer cet état, l'écrivain met au début du 2^e chapitre une épigraphe extraite de *Moby Dick* qui souligne le fait que la Baleine Blanche ait été rencontrée sous deux latitudes différentes au même moment. Pourquoi, de nouveau, la référence à la baleine ? Parce que, si l'on veut bien croire les propos de l'écrivain exprimés lors d'un entretien, la baleine a une histoire tragique qui procède de sa double nature de mammifère et de poisson. C'est l'animal qui a fait un long voyage, depuis la terre ferme, où elle était pareille à un dinosaure sans chance de survie à cause de son poids, jusqu'à la mer. Elle a dû se transformer dans l'eau, de sorte qu'elle ne peut plus rentrer sur la terre. Cependant, elle ne s'est pas suffisamment transformée car elle a gardé son poumon. L'écrivain établit une analogie entre cette histoire et celle de l'immigrant qui se transforme dès qu'il quitte son pays mais pas suffisamment pour devenir comme les gens du pays adoptif ; mais il s'est déjà assez transformé pour ne plus être à l'aise dans sa terre d'origine. Tout cela fait de lui un être nouveau, condamné à un voyage éternel entre les deux pôles. Tous les membres de sa famille suivent le destin de la baleine ; ils sont suspendus entre deux mondes, ne pouvant appartenir à aucun d'eux, ni à celui de Cardabello ni à celui de Differdange.

D'où vient cette impuissance d'adaptation ? C'est que la terre de la grande promesse était l'enfer où les étrangers étaient traités comme les Nègres de l'Amérique, soumis aux pires travaux dans les mines pour un salaire de misère. Hormis les dures conditions de travail, c'était l'attitude de supériorité et de rejet des Luxembourgeois, pareille à celle de tous les Occidentaux. Les grandes différences entre les mentalités et le mode de vie des deux peuples semblent être aussi insurmontables. Même s'ils font des efforts pour s'adapter en terre étrangère, ils restent attachés à l'endroit natal, parce qu'« *une fois jetés dans cette mer, ils sont devenus victimes du flux et du reflux de ses vagues, comme n'importe quel poisson* » (Portante, 1993 : 161).

La rupture intérieure. La nostalgie

Les immigrants constatent donc que la terre tellement convoitée ne ressemble pas du tout à leurs attentes. Il y a un grand décalage entre leurs rêves et le « monde » réel devant eux. Même si au début la terre natale est porteuse de danger, de menace ou de destruction, elle devient un point d'appui et commence progressivement à faire figure de paradis perdu dans l'imagination de tous les immigrés. Il convient d'accentuer que le

souvenir s'accroche d'abord au paysage. Quand il est question de nostalgie, il est toujours question de géographie. Il ne s'agit pas d'un site ordinaire, mais d'un paysage sacré, « *d'une géographie pathétique, d'une topographie mystique dont la seule toponymie, par sa force évocatrice, met déjà en branle le travail de la réminiscence et de l'imagination* » (Jankélévitch, 1974 : 277).

Chez Jean Portante, l'espace saint est celui de la naissance et de l'enfance où se situent divers « points » privilégiés. Claudio y revient à l'âge adulte pour faire découvrir à sa femme et à sa fille l'univers de sa jeunesse. Le voyage vers ses origines est placé symétriquement au début et à la fin du roman, l'espace italien ayant la priorité. Là-bas c'est le royaume de son enfance passée à côté de sa mère et des grands-parents maternels. Le retour dans sa terre originelle ne le guérit pas, au contraire, sa nostalgie s'intensifie car il a du mal à reconnaître l'image transformée de l'endroit. Ce sont alors les souvenirs qui s'emparent de lui et l'aident à retrouver le lieu paradisiaque. Quelles en sont les attractions ? Si l'on réfléchit bien, le lieu natal n'a rien d'abstrait, au contraire, il est bourré de réalités, de choses concrètes, c'est un univers totalement concret. Son centre est dominé par la maison paternelle située à l'entrée de Cardabello, sur la partie haute de San Demetrio. C'est le vrai refuge de son enfance, un espace protecteur et béni. L'écrivain considère que la maison natale a quelque chose de sacré, « *ce pouvoir, ce halo mystérieux des premiers jours, du monde qui commence, de mon monde qui commence* » (Portante, 1993 : 26).

Dans le cas de J. Portante, on identifie la maison qu'on pourrait qualifier de familiale même si elle est située en deux pays si différents. Il faut ajouter aussi que le paysage de l'enfance se trouve sous le règne de la lumière et du soleil, en opposition avec celui de Luxembourg, gris, pluvieux et morne. Ce va-et-vient imaginaire entre deux espaces – ici/là-bas et deux segments temporels avant/maintenant – caractérise la vie psychique de tout exilé. « L'entre-deux » s'avère être un catalyseur de nostalgie. À n'importe quel détour du chemin, une perception sensorielle du présent convoque d'un coup une certaine image d'un lieu passé. Il faut d'ailleurs accentuer que la nostalgie est étroitement liée à la « sensorialité ». Comme le remarque Lya Tourn « *l'exilé languit après la couleur du ciel de son enfance, après les images du paysage familial gardées au fond des yeux, après les recoins bien-aimés et mille fois parcourus..., après les sons et les musiques, les odeurs et les parfums évocateurs, les goûts propres à la nourriture du pays natal* » (Tourn, 2003 : 49). Il faut préciser que chez Jean Portante, les arômes s'associent aux couleurs pour définir l'espace nostalgique. On pourrait croire qu'il réussit à y établir des correspondances bien particulières. Selon lui, chaque endroit recèle un parfum dominant et chaque arôme a sa propre couleur : dans l'épicerie de sa famille ça sent les anchois, les olives, le chocolat Ferreri et la mortadelle qui aurait une couleur ambre-gris.

Le bar qu'il retrouve au centre du village n'a rien de l'atmosphère d'autrefois, il lui semble désert. Le héros se pose des questions qui trahissent son intérêt sur les perspectives de l'endroit. « *Reste-t-il des jeunes à San Demetrio ? Qui est parti, qui est revenu ? Combien de maisons sont encore vides ? Comment s'est ramifié l'arbre du village ? Où se trouvent ses différentes branches ? En Amérique, en France, en*

Allemagne ? Au Luxembourg ?». (Portante, 1993 : 10). Il paraît que son village soit devenu une terre d'émigration puisque les gens se sont dispersés partout dans le monde.

La rupture identitaire

Leur vie est comme un puzzle dont les morceaux sont éparpillés ou même perdus entre le pays nourricier et le pays adoptif. Quelles sont les appartenances qui se perdent ? Quelle attitude prendre ? S'intégrer, vouloir à tout prix être assimilé et toléré ou rester différent en cultivant son altérité ? L'immigrant devient intéressant pour le natif par sa différence, surtout par son exotisme. Mais il ne s'agit pas de l'admiration et du respect mais d'une curiosité naturelle qui tourne plus tard vers la suspicion, la méfiance, le mépris et le rejet.

Les personnages de Jean Portante se confrontent aux mêmes obstacles dans leurs relations avec les natifs. Ceux de la première vague d'immigrants étaient traités comme des esclaves, subissant l'agression de la police. Ceux de la deuxième génération essaient d'effacer leur différence et de s'intégrer mais les Luxembourgeois les méprisent et les humilient par leur attitude. Claude est conscient qu'il ne deviendra jamais un vrai Luxembourgeois parce que lui, de même que les autres immigrants italiens, ont quelques traits identitaires auxquelles ils ne veulent absolument pas renoncer. Il s'arrête d'abord sur un aspect extérieur de l'identité personnelle, à savoir les cheveux. L'écrivain en dresse même une hiérarchie selon la couleur, la forme, la consistance et la longueur. Un autre trait relevant, qui tient plutôt à des mentalités et à des usages, c'est la manière de manger les spaghettis. Pour tout Italien cela devient non seulement un plaisir de la table mais aussi un art.

Claudio valorise ses particularités identitaires ancestrales. Quoiqu'il essaye de s'adapter, il est conscient de ne pouvoir jamais devenir un vrai Luxembourgeois : *« Voilà pourquoi je ne deviendrai jamais un vrai Luxembourgeois. Mes cheveux à moi sont sacrés. Tant pis. Jamais je ne me rabaisserai à me les faire couper en brosse, même si toute une cohorte de têtes de fromage devait s'acharner contre moi en me traitant éternellement de bouffeur de macaronis ou de boccia. Ou même d'ours, parce que c'est comme ça qu'on nous appelle à Luxembourg : putain d'ours »* (Portante, 1993 : 179). Le héros ne manque lui non plus l'occasion d'être ironique envers les natifs et se décide à supporter leurs injures pour garder sa différence.

Le statut d'immigré les met en marge de la société d'accueil où ils n'arrivent pas à trouver leur place. La solitude peut faire sentir à tous les immigrants la vacuité et l'inanité de leur propre existence. Les immigrants italiens du roman sont réduits au silence et rejetés. Claudio ressent l'exclusion comme un malheur : *« ce destin tragique collé à ma peau comme un vêtement maudit »* (Portante, 1993 : 163). Sa mère se sent toujours seule à Differdange sans aucune identité sociale et professionnelle, sans avenir, rêvant d'un endroit, où qu'il soit, en France, où elle puisse au moins parler une langue qui ressemble à la sienne.

Chaque personne qui quitte son pays se sépare de sa langue, de ses traditions, de ses mentalités, des mythes, de tout ce qu'on peut appeler héritage culturel d'un peuple. L'immigré ressent dans la majorité des cas une frontière culturelle, surtout au niveau

linguistique, entre lui et les natifs. Selon E. M. Lipiansky², tout individu affirme son existence à travers le langage qu'il utilise. Cette réflexion s'applique très bien dans le cas des immigrants car ils ont beaucoup plus besoin de la reconnaissance des natifs, c'est un besoin d'existence.

Les immigrants de Jean Portante se confrontent aux difficultés du luxembourgeois, cette langue tellement différente de l'italien. C'est surtout la mère de Claudio qui souffre de l'incapacité de l'apprendre. Toute consciente que c'est le seul moyen de pénétrer dans la société luxembourgeoise pour se reconstruire une identité, elle fait des efforts pour apprendre la langue. Une bonne preuve en est l'écoute ininterrompue des postes luxembourgeois de radio pour s'habituer au moins à son aspect phonétique inhabituel. Elle ne peut que balbutier des mots, ce qui lui provoque un sentiment d'infériorité et de honte. « *Quelle drôle de langue que ce luxembourgeois !* » (Portante, 1993 : 229) s'exclame-t-elle, une langue qui ne lui provoque aucun plaisir, par contre, elle l'effraie par les sons qui résonnent comme le bruit des « bouteilles cassées ». Dans la maison de Claudio c'est un vrai Babel parce qu'on parle trois langues : l'italien, le luxembourgeois et le français. Ce Babel n'était pas imposé comme une punition mais au contraire. Des fois, les parents en font un mélange et il leur arrive d'inventer des mots, comme « gattone » et « plafone » ou à créer des situations linguistiques cocasses : « *Nando était machiniste à la lousine Arbed* » (Portante, 1993 : 229). Ces difficultés sont surmontées plus tard par la génération de Claudio qui apprend le luxembourgeois à l'école tout en continuant à parler en famille la langue de ses ancêtres.

Conclusions

La représentation de l'immigration dans le roman de Jean Portante se présente comme une suite de ruptures, difficiles à surmonter. Même si l'écrivain a choisi l'exil car il vit et travaille à Paris, il existe un lien impossible à rompre entre lui et sa terre nourricière. L'absence et l'éloignement du pays natal a fait naître en lui le désir de retrouver dans la fiction le royaume de l'enfance, cet espace nostalgique soumis aux changements inhérents de l'Histoire. L'un des véhicules privilégiés de cette relation forte est la mémoire ; il faudrait peut-être accentuer que l'immigration est également mémoire – mémoire de lieux, d'identité, de temps – que l'immigré interroge, l'écriture est alors aussi terre de mémoire, intégrant tous les changements qu'il subit.

Bibliographie

JANKÉLÉVITCH Vladimir (1974), *L'irréversible et la nostalgie*, Paris, Flammarion.
KRISTEVA Julia (1991), *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard.

² Edmond Marc Lipiansky montre que la langue comme appartenance identitaire essentielle suscite souvent un conflit considérable chez la plupart des immigrants. Cela menace parfois le sentiment de sécurité qui est primordial pour garder la solidité de l'identité. La méconnaissance de la langue du pays d'accueil empêche non seulement l'accès à la culture adoptive mais peut empêcher ou attarder tout le processus d'adaptation à la société occidentale.

- LIPIANSKY Edmond Marc (1996), « Identité et dialogue », *Revue de psychologie*, n° 21.
PORTANTE Jean (1993), *Mrs. Haroy ou la mémoire de la baleine. Chronique d'une immigration*, Luxembourg, Phi.
TOURN Lya (2003), *Chemins de l'exil. Vers une identité ouverte*, Paris, Campagne Première.
http://www.voixdecrivains.com/lu_portante.html (consulté le 4 septembre 2015)

FLORICA MATEOC

Université d'Oradea

Courriel : mateoc_florica@yahoo.fr